

J'aurais aimé

Enna May

Chapitre 1

Je suis vieille maintenant. Quand la mort sonnera-t-elle à ma porte ? Je ne sais pas, sinon qu'elle ne demandera pas mon avis.

Souhaitant vider mon bureau de tout un fatras de papiers, souvent inutiles, et gardés durant de longues années, je sollicitai l'aide de ma fille, laquelle opte souvent pour un usage de la poubelle. Un samedi, gentiment, elle arriva juste après le déjeuner. Je préférais le faire de mon vivant. C'est plus simple pour tout le monde.

Avant sa venue, j'avais sorti de mes armoires des boîtes d'archives comportant des chemises. Nous nous étions convenues de jeter tous les documents non essentiels à mon existence. Ce n'est plus à mon âge que je devrais justifier tant de mon de mon diplôme, que de mon salaire. Dans un grand sac-poubelle, lettres, documents divers, ordonnances, bulletins de salaire entamaient leur dernier voyage. C'est fou ce que les vieilles personnes conservent. Je regardais, parfois avec nostalgie, mes papiers grossir silencieusement le tas de feuilles. Pour les autres papiers, j'y lançais un coup d'œil ou les consultais avant de décider de leur sort, consistant surtout à les jeter, suivant en cela les conseils raisonnables de ma fille.

Nous avons déjà bien entamé un travail de débroussaillage. Ouvrant une autre boîte d'archives, j'en sortis une chemise d'où une photo glissa et tomba sur le tapis. Je la ramassai, la regardai, souris les yeux fixés au loin et dit en la passant à ma fille :

— On peut la jeter, cela n'a plus d'importance maintenant.

Elle la prit et la contempla :

— Tiens, c'est Hugo, non ?

— Oui.

Je restai un moment plongé dans mes pensées, puis, comme prenant une décision :

— Oui. Vous l'aviez connu, toi et ton frère. Je pense que certains faits, que je n'ai jamais abordés avec toi, méritent quelques éclaircissements. J'aimerais bien te raconter, remonter le fil du temps. Si cela ne t'ennuie pas, je peux revenir là-dessus. On a le temps devant nous. Et les autres papiers attendront encore un peu, nous avons déjà bien avancé. J'aurai peut-être encore d'autres histoires à te raconter, d'autres souvenirs à te relater. Autant commencer par ceux-là.

Nous étions au milieu de l'après-midi, heure salubre pour un bon café et des biscuits. Nous nous installâmes confortablement, la remontée des souvenirs promettant d'être longue. Je décidai de commencer par les premiers moments afin de replacer les éléments dans le contexte de l'époque, de lui rappeler certains faits, somme toute, revoir cet épisode de ma vie et le partager avec elle.

Et je débutais mon voyage vers le passé, certainement plus long que celui vers le futur.

Chapitre 2

Hugo, avocat, venait depuis deux ans environ de rentrer de Luxembourg précipitamment, laissant derrière lui beaucoup de meubles, livres et objets divers.

J'avais besoin de renseignements juridiques. Une connaissance me donna ses coordonnées et je lui téléphonai. Comme il décrocha, après m'être présentée, je m'assurai de bien parler à Maître Gemini.

Il me répondit :

— Oui, un mètre quatre-vingt-six.

Tout d'abord interloquée, j'éclatai de rire. Il avait l'air de ne pas se prendre au sérieux. Il me mit de suite à l'aise.

Après avoir répondu à mes questions, il orienta la discussion sur mon travail, mon lieu d'habitation, mes occupations. Mentionnant mes prochaines vacances aux Sables-d'Olonne, il me conseilla vivement de visiter le tribunal d'Instance, m'évoqua la belle et intéressante architecture du bâtiment tout en me précisant y avoir plaidé une affaire. Nous abordâmes d'autres sujets, il me semblait d'un commerce agréable, assez prolixe et nous comprîmes tous les deux que nous étions deux cœurs à prendre.

Quelques jours après mon arrivée aux Sables-d'Olonne, je lui téléphonai pour le remercier de son conseil, raison officielle de ma démarche. Raison officieuse, j'avais envie de le rencontrer. Il m'intriguait par la précision de ses conseils, sa compétence mâtinée d'une certaine désinvolture en tant que professionnel et son humour. Nous convînmes de nous revoir à mon retour et échangeâmes nos photos. Je lui envoyai celle où je posais en tenue de randonneuse, avec la montagne au loin, mon sac à dos et mon bâton de marche. Hugo m'en envoya une où, hilare, assis sur un divan, il était entouré de personnes déguisées en saltimbanques abordant fièrement des perruques lui appartenant, l'une cheveux longs noirs bouclés, l'autre cheveux courts blonds hirsutes. Il m'avoua avoir été intrigué par ma photo, par mon côté nature, presque campagnard, sans fard, différent des femmes qu'il connaissait, souvent apprêtées, maquillées, manucurées, tirées à quatre épingles.

Nous nous fixâmes rendez-vous devant une des plus anciennes pharmacies, située près de son lieu d'habitation, aux vitrines entourées de boiseries vert olive. À l'intérieur, la devanture comportait des instruments d'apothicaires, d'herboristes, une vieille trousse de chirurgie. Je les contemplais quand il surgit à côté de moi.

Quand je le vis la première fois, avec ses cheveux blonds un peu longs, mince, presque maigre, ne sachant pas quoi faire de ses longues jambes, il me fit penser à « Papa longues jambes ».

Après nous être baladés, nous entrâmes dans un restaurant. Ce fut une soirée sympa, autour d'un repas chinois. Nous décidâmes de nous revoir et en vinrent à nous fréquenter assidûment.

Il logeait au troisième étage d'un petit immeuble assez ancien. Un large escalier en bois aux marches patinées par les années nous menait jusqu'au palier et après avoir ouvert une lourde porte en bois de couleur lie de vin, on entra dans son appartement. En contrebas, une petite cour servait d'entrepôt pour des vélos et des poubelles. Au fond un petit logement clôturait cette courette. Son studio, assez petit, mais lumineux grâce à deux fenêtres donnant

sur les toits de petits immeubles, comportait peu de mobilier, encombrant la pièce et ne laissant que peu de place pour se mouvoir. Entre un divan-lit, une petite table surchargée de papiers, une bibliothèque style Ikea où les livres étaient empilés, un fauteuil et des lampadaires, il était difficile de circuler. Seule la cuisine, minuscule, était bien rangée. Une énorme glace suspendue au-dessus du canapé-lit m'inquiéta, ne souhaitant pas finir mes jours, aplatie comme une crêpe. Il me rassura sur la solidité de ses attaches.

Je le retrouvais tous les week-ends, ne désirant pas y rester la semaine. J'habitais en lointaine banlieue. Je ne te rappellerai pas que je fus enseignante. Je ne voulais pas prendre le risque d'arriver en retard à cause des bouchons sur la route. Et me lever aux aurores pour affronter mes trente élèves, ce n'était pas ma tasse de thé, non plus. Enseigner, même si j'aimais beaucoup ce travail, ne fut pas toujours un long fleuve tranquille. Donc, j'arrivais le vendredi et repartais le dimanche soir tard ou lundi matin.

Il aimait mieux me faire venir chez lui, mon lointain lieu d'habitation ne l'enthousiasmant que modérément. Il n'avait pas eu besoin de me convaincre, j'appréciais beaucoup son quartier, tellement différent de l'endroit où je vivais, même si ce dernier était très agréable. Il me faisait découvrir des endroits insolites, dont un qui me marqua surtout par sa réaction, inappropriée à mon sens.

Un jour, comme nous nous promenions, nos pas nous conduisirent sur les quais de la Seine, vers une discothèque située sous les arcades d'un pont. Une petite file de personnes attendait patiemment, sous le regard d'un vigile, la permission de rentrer.

Hugo dépassa la file, lui parla et nous pûmes rentrer sans payer. Il m'expliqua que sa carte d'avocat ouvrait bien des portes. Je fus étonnée de la grandeur du lieu que rien, vu de l'extérieur, ne laissait deviner. Avant de nous asseoir, nous déambulâmes dans les différentes salles composant ce lieu. Celui-ci ne comportait qu'une seule piste de danse, quasi déserte, la plupart des personnes, souvent en couple, sirotant leur verre, assises, avec cet air d'ennui caractérisant souvent les consommateurs de discothèque. C'était même agréable, nous pûmes ainsi nous nous promener librement dans les différents endroits sans se faire bousculer.

Après avoir dansé, nous retournâmes à nos places.

Nous buvions tranquillement un verre de mojito quand, brusquement, Hugo me prit par la main pour que nous partions, tout en m'expliquant :

— Un type n'arrête pas de te mater, l'ambiance me semble malsaine.

Je le savais très observateur. En regardant autour de moi, effectivement je remarquai un homme de nos âges, accompagné, nous fixant. Sa compagne sirotait son verre. A part ce regard scrutateur, je ne voyais pas de raison particulière de quitter nos places.

Néanmoins, docilement, je suivis Hugo qui s'était levé.

Plus tard, j'eus le sentiment qu'il avait eu un peu peur. Mais de quoi ? Le connaissait-il ? Craignait-il une proposition tendancieuse ? Certes cet endroit lui avait semblé malsain et je supposais alors qu'il avait remarqué des attitudes ou comportements que je n'avais pas aperçus tout occupée, sans doute, à le dévorer des yeux. Je n'eus jamais de réponse. Je mis cela sur le compte de mon manque d'observation ou de ma naïveté.

Son appartement trop petit ne nous incitant pas à y demeurer, Hugo me faisait connaître les alentours que nous arpentâmes en long, en large et en travers. Il m'amena visiter une église, longer la Seine et me montrer une péniche appartenant à un ami, absent ce jour-là. Il nous fit tout simplement flâner le long de ses quais, déambuler dans des rues animées, surtout les jours

de marché. Nous nous installions parfois à la terrasse d'un café d'où nous regardions les gens marcher parfois nonchalamment ou d'un pas alerte. Certains circulaient sur le trottoir les yeux fixés sur leur téléphone portable, d'autres s'arrêtaient devant quelques devantures de magasin. Nous entrions souvent dans la librairie de son quartier où nous pouvions, outre acheter des livres, soit bénéficier de conseils selon nos envies du moment, soit échanger nos opinions quant à nos dernières lectures. Lecteur acharné, il pouvait lire deux ou trois livres différents en même temps, allant du policier au polar, d'une autobiographie aux personnages politiques ou historiques, sans oublier les journaux. Il était très bavard sur lui-même, ce qui me plaisait, car je n'aime pas parler de moi et nos échanges étaient souvent légers, on pouvait parler de tout.

Ma fille se mit à rire. Comme je la regardais étonnée de cette soudaine hilarité :

— Tu parles très peu de toi, de ce que tu fais. On ne sait pas si tu vas bien ou pas. C'est un évènement, aujourd'hui ! me dit-elle

— C'est vrai, je suis une vieille ourse solitaire et je n'aime pas vous embêter avec mes histoires, vous avez déjà les vôtres.

Après un petit silence, j'ajoutais :

— Il parlait beaucoup de lui-même certes. Mais, il savait écouter aussi. Et ça, ce n'est pas donné à tout le monde.

— Je reprends dis-je en souriant.

Intarissable, très cultivé, il avait toujours un évènement à raconter, un fait ayant souvent trait à lui-même ou à quelqu'un qu'il connaissait ou qu'il avait côtoyé. Au fil de ses récits, je trouvais sa vie chaotique, mais intéressante. Il me racontait ses voyages, avec à chaque fois, des anecdotes mettant en scène soit une personne du pays, soit une autre rencontrée lors d'un périple, et parfois des situations auxquelles il fit face, me parlant des femmes qu'il avait connues au vu desquelles je me sentais bien pâle.

En effet, entre celle avec qui il parlait plusieurs langues et qui chantait en dansant sur la table, celle qui montait sur les toits en se demandant si elle allait sauter ou pas, puis redescendait calmement, celle qui avait un métier en lien avec le show bizz, celle qui était mannequin et qui faisait toutes les boîtes de nuit, celle qui était bourrée dès le matin, celle qui lui faisait des scènes de ménage, car il ne souhaitait pas se marier ou celle qui invitait le restaurateur situé en bas de chez lui à des parties à trois, histoire qui me fut confirmée plus tard par ledit restaurateur, je trouvais que j'étais d'une sinistre normalité, parlant anglais comme une vache espagnole, chantant comme une crécelle, buvant avec parcimonie, détestant les boîtes de nuit et ne voulant surtout pas me marier.

En tout cas, je ne m'ennuyais pas. J'étais charmée par sa gentillesse, sa faconde, son humour que rien ne semblait altérer, son côté prolix et son énorme culture, sa voix calme et posée, ses yeux noisette qui s'illuminaient notamment en ma présence ou quand il repérait une quelconque situation amusante.

J'attendais les week-ends avec impatience.

Nous partagions bien des opinions, avions le même humour un peu caustique et la même tolérance face à nos différences de points de vue, notamment quand nous discutions des banlieues qu'il qualifiait de repaires à gangsters, de Paris en dehors duquel il ne voulait pas vivre, ou quand nous échangeions nos impressions quant aux livres que nous lisions ou tel courant politique. Il était un peu ce que je qualifierais de la gauche caviar, dans le style « tout à fait d'accord pour l'égalité des chances, mais je mets mes enfants dans le privé et considère que

tout le monde ne peut pas y aller. » avec de forts penchants pour la droite, mais approuvait tout en m'encourageant à ce que je poussasse certains parents de mes élèves défavorisés à inscrire les leurs dans le privé pour éviter le collège du secteur qui les auraient maintenus dans le même milieu.

Après avoir bien arpenté en long, en large et en travers toutes les rues situées près de chez lui, nous changeâmes de lieu. Nous nous promenions souvent du côté des Batignolles, Barbès ou en longeant les quais de la Seine, remontant le Champs de Mars, revenant par des petites rues aux petits commerces, passant par le Jardin du Luxembourg, marchant dans les Buttes Chaumont, les Tuileries, le cimetière du Père Lachaise, le quartier Saint-Michel ou Notre-Dame pour revenir dans son quartier qui fourmillait de monde tout en me donnant l'impression d'une vie comme un petit village. Il connaissait tout le monde. Nous avions aussi arpenté le Cimetière Montparnasse où il me montra la tombe de Serge Gainsbourg avec ses tickets de métro jonchant la pierre tombale. Quel que soit l'endroit où nous étions, Hugo conversait soit avec le barman, soit avec le serveur, soit avec des commerçants ou des connaissances.

Il échangeait avec tous, bavardant avec chacun. Je remarquais que les commerçants me regardaient parfois d'un air intrigué, mais après avoir parlé avec eux, je les sentais rassurés, sans en deviner la cause. Cela se révéla aussi quand nous nous étions rendus les premières fois aux restaurants du quartier, notamment chez Maxime, chez qui nous mangions plus souvent.

Maxime, un personnage haut en couleur, pas très grand, rondouillet, au crâne dégarni sur le haut avec une couette en forme de queue de rat descendant sur sa nuque, gérait seul un restaurant créole, situé juste en bas de l'appartement d'Hugo. Composé d'une seule pièce toute en longueur, exiguë. Les conditions d'aération laissant à désirer, nous étions assaillis par une odeur de friture, de cuisson à l'huile, odeurs qui imprégnaient tellement les vêtements qu'après chaque repas, ils passaient tous à la machine à laver. Une allée étroite permettant juste le passage d'une personne séparait deux rangées de tables. Ces dernières quasiment toutes collées les unes aux autres ne laissaient que peu de place à l'intimité ou aux conversations discrètes.

Mais ce n'était pas le lieu ; chacun devisant avec tout le monde et il ne se passait pas un repas sans que nous échangions avec nos voisins de table ou celles de l'autre rangée, le tout encouragé par l'humeur bon enfant, les blagues parfois salaces de Maxime, ses remarques. Des photos et une carte géographique complétaient ce décor. Il avait un franc-parler, un brin gouailleur, toujours souriant, tutoyant facilement les clients. Nous y allions parfois manger, c'était un très bon cuisinier. Souvent, le dernier client parti, il nous rejoignait et nous buvions un verre de rhum, tout en conversant.

La première fois que Hugo m'y fit entrer, Maxime fonça sur lui, tel un taureau chargeant le toréador et lui déclara sans ambages :

— Toi, tu reviens ici ! Je te préviens, ne t'avise pas de redescendre tout nu !

J'ouvris de grands yeux, pendant qu'Hugo éclatant de rire, le rassura :

— Avec elle, non, pas de danger. Elle ne me le permettrait pas.

Il me regarda longuement, me sourit, tranquillisé et nous installa à une table où nous mangeâmes de bon appétit. Les autres clients étant partis, Maxime nous rejoignit et nous offrit un rhum qu'il partagea avec nous.

Hugo me raconta qu'après sa précédente rupture, désœuvré, triste, ayant déjà trop bu, il eut envie d'un verre de rhum. Il descendit nu sous son peignoir, lequel s'entrouvrit légèrement découvrant une bonne partie de son intimité, choquant les consommateurs qui appelèrent Maxime à la rescousse afin de chasser ce malotru en état d'ébriété avancée. Ce dernier l'éjecta

manu militari de son restaurant, lui interdisant désormais de remettre les pieds dans son restaurant.

Il me confirma plus tard cette histoire tout en me confiant :

— Tu le calmes, tu lui fais vraiment du bien.

Je compris alors la raison du soulagement perceptible que je détectais chez les commerçants.

Hugo me fit connaître un pub, dont les murs s'ornaient de photos de différentes équipes anglo-saxonnes. J'aimais bien ce pub, on y ressentait un climat serein où il s'y dégageait une ambiance très cosmopolite, de bon aloi accueillant surtout une clientèle, souvent jeune, de toutes nationalités, mais que l'on sentait assez argentée. Un jeu de fléchettes était suspendu au mur opposé à l'entrée, il suffisait de les demander au barman, qui refusait parfois de les donner selon l'affluence ou selon le taux d'alcoolémie du joueur préférant éviter une fléchette plantée dans l'œil d'un convive plutôt que dans la cible. Les consommateurs circulaient, leur verre de bière à la main, parlant entre eux, passant d'une table à une autre, échangeant leurs considérations sur un match de football ou de rugby ; ces derniers étant souvent diffusés sur grand écran, parfois jouant ou chantant un air irlandais ou anglais. Le pub a disparu depuis longtemps laissant place à une banque, je crois.

Je m'étais déjà bien aperçue qu'Hugo avait une nette tendance à aimer la dive bouteille, à trop boire sans jamais être ivre, mais absorbant une quantité conséquente trop rapidement à mes yeux. J'attribuais cela à la solitude à l'échec de sa précédente liaison.

Son ancienne compagne vivait dans un petit village au Luxembourg. Il avait quitté son cher Paris pour la rejoindre et s'y établir. Au bout de quelques années, ils rompirent et revenu depuis peu, il devait, à mon sens, se remettre de cette rupture.

J'avais déjà commencé un travail de diminution de sa consommation d'alcool, comme le vin ou le crémant. Il n'aimait pas les alcools forts comme le whisky ou des liqueurs. Certes je ne pouvais agir que le week-end vu que la semaine, je m'efforçais de remplir les têtes de mes élèves.

Au bout de quelques mois, je remarquais déjà un résultat. En effet, au début de notre relation, une bouteille de crémant trônait fièrement sur la table accompagnée de deux verres n'aspirant qu'à être rempli., même si nous revenions du restaurant. Au bout d'un certain temps, se rendant à mes arguments somme toute raisonnables concernant sa santé, il élimina le crémant, que nous ne bûmes plus qu'en certaines occasions ou prétextes festifs.

Du côté de sa famille, il avait trois enfants, deux garçons et une fille, et souffrait de ne pas les voir aussi souvent qu'il eût souhaité. L'un de ses fils habitait la province pour ses études je crois. L'aîné logeait assez loin, mais je ne me souviens plus où. Les trois enfants semblaient être assez pris soit par leur travail soit par leurs études. Seule la plus jeune le voyait parfois. C'était assez variable, surtout en fonction de sa scolarité, de ses occupations, sorties ou voyages. Cela le chagrina beaucoup et je soupçonnais que cela contribuait à le faire boire.

Du côté de ses parents, il avait un frère et deux sœurs. Tous habitaient une petite ville dans l'Est de la France et ne souhaitaient pas en déménager, préférant de loin la tranquillité d'une petite ville au bruit et aux turbulences de la capitale. Je peux les comprendre...

Fréquemment nous mangions au restaurant, le soir. Il est vrai que dans sa petite cuisine, seul endroit rangé impeccablement, cuisiner relevait de l'exploit, sans compter que les qualités

culinaires d'Hugo laissaient beaucoup à désirer, sauf pour les barbecues qu'il faisait très bien, comme je le découvris plus tard.

— Justement à ce propos, si nous prenions un autre café ? Avec des biscuits ? suggéra ma fille.

Après l'avoir bu, le temps d'hydrater mon gosier qui, depuis que je suis en retraite, n'est plus trop habitué à manier tant de paroles en une fois, je repris mon histoire.

Donc, un week-end, après avoir dévalisé la librairie, Hugo m'entraîna dans une petite brasserie italienne, tenant tant de la restauration que du traiteur. Hugo nous amena au fond de la salle où nous nous assîmes. Le restaurateur, après nous avoir accueillis chaleureusement, vint avec le menu et le taquina :

— Alors, tu as peur de voir Titaine ?

Cette boutade fut souvent reprise par la suite.

Hugo sourit, tout en regardant fréquemment vers la sortie.

C'est ainsi que j'appris l'existence de Titaine.

Chapitre 3

Titaine était une petite bonne femme, assez âgée, aux formes rondes, et aux cheveux d'un blanc immaculé. Très coquette, habillée simplement mais avec goût, elle était toujours maquillée avec un fond de rose à joues, ses yeux mis en valeur par un léger ombre à paupières ainsi qu'un peu de mascara.

Elle habitait près de chez Hugo et se promenait souvent dans le quartier, surtout pour sortir son chien, un petit yorkshire.

C'était un personnage, une sommité dans le quartier ! Elle était crainte par certains, appréciée par ceux qui la connaissaient vraiment, agressive envers quiconque la dérangeait. Et ils étaient nombreux. Malheur à celui qui ne la laissait pas passer ou prenait trop de place sur le trottoir, malheur à celui qui osait émettre une remarque négative sur son chien, un yorkshire, prénommé Brutus, hargneux envers les autres chiens, même gros, sur lesquels il aboyait avec férocité, montrant ses crocs prêts à mordre. Seuls les autres yorkshires avaient droit à des égards, il se contentait d'un léger jappement de courtoisie.

Combien de fois, j'ai lancé des regards contrits aux passants qui ne s'écartant pas assez vite pour nous laisser passer étaient copieusement insultés ou rabroués par Titaine. Nous prenions une certaine place quand nous marchions sur le trottoir, elle accrochée à mon bras, marchant de face. Si je tentais de me mettre sur le côté, elle me retenait avec autorité.

Ces deux solitaires, elle veuve, sans enfants, Hugo séparé depuis peu, sans famille réellement proche, se rencontrèrent un jour dans un magasin où Hugo ramassa courtoisement son sac de courses tombé par terre et lui proposa de le porter jusqu'à chez elle.

Hugo, charmeur, réussit à l'apprivoiser.

Il dormait parfois chez elle, surtout depuis qu'il lui avait sauvé la vie. Une nuit, très tard, elle lui avait téléphoné, marmonnant des paroles inintelligibles. Alarmé, n'habitant qu'à dix minutes à pied de chez elle, il y était accouru tout en appelant les pompiers, le Samu. Il avait fait tant et si bien qu'il était parvenu avant eux devant le premier portique, leur avait ouvert la grosse porte en bois rouge foncé, leur permettant ainsi d'accéder par une fenêtre à son appartement, situé en rez-de-chaussée au fond d'une cour.

Les pompiers avaient cassé une vitre et l'avaient découverte inanimée :

— Merci, Monsieur, une heure plus tard, elle mourrait.

Après que le médecin eut stabilisé son état, Hugo s'était proposé de rester et de veiller sur elle. En sortant de sa torpeur, Titaine ouvrant ses yeux, avait immédiatement aperçu Hugo.

Elle lui ouvrit son cœur, c'était son petit, son Loulou, comme elle l'appelait. Fraîchement revenu du Luxembourg en France, démoralisé, elle lui avait offert sa compagnie, son amitié. Il lui avait sauvé la vie ; il est de ces liens que rien ne peut rompre. Je trouvais cette histoire très émouvante, très belle. Depuis ce jour, elle lui donna les clefs et il put venir et aller à son gré. Restant souvent chez elle, ils rompirent tous les deux leur solitude.

Un jour, en nous promenant dans le quartier de Titaine, il me la montra de loin, tout en se cachant derrière une camionnette. Je vis une petite femme replète, marchant d'un pas alerte et

décidé au milieu de la route avec un petit chien. Une voiture vint et eut juste le droit de s'arrêter pour la laisser gagner paisiblement le trottoir pendant qu'elle invectivait le conducteur.

Mais, touchée par la détresse d'Hugo, ne souhaitant que son bonheur, elle redoutait par-dessus tout qu'il ne tombât amoureux d'une femme qui le rendrait malheureux à nouveau. Elle veillait sur lui comme une poule sur ses poussins, montant une garde rapprochée et redoutable. Cette possessivité m'amusait. Agée de quatre-vingts ans au moins, je la voyais comme une mère possessive. Hugo ne voulait pas la mettre au courant avant que notre relation ne soit plus sérieuse ; ce que je comprenais, mais de là à se planquer ou à se tapir chaque fois que nous la voyions arriver au loin, je trouvais cela excessif.

Tant que je ne fus pas repérée, nous pûmes nous promener tranquillement.

Sans doute, avait-elle été informée de mon existence par une de ses amies qui, à notre insu, me désigna. Hugo l'apprit et nous redoublâmes de prudence.

Circulant un jour en voiture, après avoir déposé Hugo près de chez elle, je la vis marcher au milieu de la route. Elle m'aperçut, me darda de ses magnifiques yeux bleus et certainement m'insulta copieusement, comme elle le faisait pour chaque personne qui ne s'écartait pas assez vite de son chemin – heureusement qu'elle habitait un quartier calme – mais je me contentai de lui adresser mon plus beau sourire.

Une autre fois, elle me vit avec Hugo au restaurant, s'approcha de nous et m'invectiva à travers la vitre. Le restaurateur sortit et la calma.

Titaine parlait de lui comme d'un dieu à son amie de longue date vivant à l'étage au-dessus dans un petit appartement. Ces deux femmes, du même âge, se connaissaient depuis des décennies, se voyaient tous les jours tout en continuant à se vouvoyer.

Brigitte, devenue impotente, ne sortait quasiment plus. Titaine se rendait chez elle tous les matins, selon un rite immuable, soit pour lui apporter quelques courses, soit pour parler. Elle lui racontait les derniers potins, lui demandait des conseils ; car malgré son aspect rébarbatif, son agressivité, elle manquait de confiance en elle, sentait une force et un vécu chez son amie acquis au cours de sa vie en tant qu'infirmière dans l'armée.

Ces visites étaient pour chacune d'elles un moment de joie et de complicité indispensables auxquelles elles n'auraient, ni l'une ni l'autre, dérogé pour rien au monde.

Brigitte avait un fils, Pierre, qui, habitant en province, venait parfois la voir, dormant alors chez elle.

Selon les occasions, nous nous rendions au pub où, alors que nous y étions attablés devant une bière, je fis la connaissance de Pierre qui nous avait rejoints.

Un jour, sirotant une bière, comme je taquinais Hugo au sujet de Titaine et de sa crainte de l'informer de notre relation, Pierre, qui arrivait à ce moment, m'entendit, s'assit, commanda une bière. Sans doute pour ne pas avoir à y répondre devant lui, Hugo se leva pour emprunter les fléchettes.

Je remarquai l'œil vigilant du barman fixé sur Hugo et, amusée, en fit l'observation à Pierre :

— Pauvre barman, il regarde Hugo comme s'il allait mettre une flèche dans l'œil de quelqu'un !

— Tu sais, tu ne l'as pas connu avant, mais là il s'est bien calmé. Il lui est arrivé de faire n'importe quoi !

Sa remarque me fit penser à Maxime et au peignoir. Cela faisait deux personnes me soulignant un côté extravagant d'Hugo tout en insistant sur son apaisement. Cela augurait mon apport positif dans notre relation.

Au bout d'un moment, il aborda le sujet de Titaine, que ma présence semblait insupporter totalement :

— La réaction de Titaine t'étonne ?

— Oui, je ne vois pas pourquoi. Elle refuse de me rencontrer, m'injurie quand elle me voit. On doit se cacher Hugo et moi. Pour moi, c'est débile comme attitude, surtout que je n'empêche pas Hugo d'aller la voir, au contraire.

— Oui, mais tu ne connais pas leurs relations.

— Leurs relations ? Ce sont celles d'une personne possessive. Elle l'adore, je sais. C'est une belle amitié. Je crois qu'il se fait un cirque de peu de choses. On dirait qu'elle lui fait peur, c'est agaçant parfois.

Il y eut un silence qui s'éternisa. Au bout d'un moment, il insista :

— Tu ne connais pas leur type de relations ?

Etonnée, je le fixai et rétorquai, amusée :

— Tu ne vas pas me dire qu'ils couchent ensemble, quand même ! Attends, elle a plus de quatre-vingts ans ! Je crois même qu'elle est plus âgée que sa mère.

Il resta silencieux pendant que je le regardai intriguée, dubitative, puis un chuchotement :

— Oui.

À ce moment, Hugo, très fier de sa performance, revint, s'assit et prit son verre de bière sans rien remarquer.

Rentrés, je lui fis part de l'aveu de Pierre. Il haussa les épaules, amusé :

— Normal, Titaine s'invente des histoires. Il nous arrive de nous étendre à côté l'un de l'autre pour regarder la télé ou de nous prendre dans les bras pour nous consoler. Elle a dû raconter à son amie que nous dormions ensemble, pour l'impressionner.

Avec un soupir attendri, il continua :

— Pour une fois, que c'est elle qui pouvait l'épater et la rendre jalouse ! Nous sommes seuls, elle et moi, cela fait du bien un contact peau.

— De toute façon, ta vie d'avant, c'est ta vie d'avant. Elle ne me regarde que dans la mesure de ce que tu veux me raconter. Ce qui m'intéresse, c'est ce que nous vivons maintenant et ce que nous construisons tous les deux.

J'oubliais les paroles de Pierre, me raccordant à l'explication d'Hugo.

Titaine n'ignorant plus notre relation, commentée, racontée par d'aimables voisines en mal de sensation, lui faisait de nombreuses remarques et remontrances qui n'eurent comme effet que de le faire sourire, indulgent, mais ravi quand même. Il eut droit à des mises en garde, des reproches sur sa légèreté, sommé de vérifier mon sérieux.

Elle lui assénait régulièrement :

— Vous avez eu assez de malheurs dans votre vie. Il vous faut une femme valable, bien sous tous rapports.

Évidemment, avec les vacances scolaires, nous nous voyions plus souvent. Je commençais à trouver qu'il pouvait s'aventurer dans les bas-fonds de ma lointaine banlieue, chose dont il était très réfractaire, surtout par ignorance, la qualifiant de repère à dealers, loubards, et j'en passe !

Finalement, intrigué, voulant me faire plaisir, il décida courageusement de l'affronter.

Il s'y rendit un week-end, se perdit plusieurs fois, mettant ma patience à rude épreuve, car je le guidais par téléphone, sans penser un moment que sa voiture comportait un GPS.

Finalement, après bien de détours, il m'annonça son arrivée triomphale et je descendis l'accueillir. Il fut charmé par le cadre assez verdoyant et me suivit dans mon appartement dont il apprécia la luminosité et l'agencement. Le lendemain matin, il fut rassuré en voyant sa voiture intacte toujours bien garée sur le parking de la résidence.

Contrairement à ses pronostics, il s'y plut, découvrant un endroit sympathique, aéré, boisé, des gens agréables, serviables, polis, gentils, drôles et détruisant ainsi tous ses préjugés.

Y habitant depuis quelques années, j'avais lié connaissance avec les parents de Younes un jour que je rentrai chargée de paquets et que j'en avais fait tomber par terre. Gentiment, ils m'aiderent à ramasser et leur fils, présent, m'aida à transporter le tout chez moi. En discutant, il m'apprit ainsi terminer un CAP et vouloir continuer vers un bac professionnel. Je l'y encourageai vivement et lui proposai mon aide pour des écrits éventuels. Il me remercia et au fil du temps me sollicita pour divers besoins, comme la rédaction de rapports de fin d'année ou de rapports de stage. Je corrigeais à chaque fois le tout, car si les parties techniques étaient très bien décrites, les textes comportaient des fautes d'orthographe, de syntaxe et de formulations. Pour clôturer son BTS en plomberie, il rédigeait un mémoire en vue de l'obtention de son diplôme. Il vint un samedi après-midi et rencontra ainsi Hugo avec qui il sympathisa de suite. Plus tard, il nous annonça l'obtention de son diplôme et nous gardâmes toujours contact, comme tu le sais.

Souvent le week-end, il restait manger ou nous rejoignait chez Hugo à Paris. Nous sortions tout en nous cachant tous les deux, sous l'œil hilare d'Hugo, dès que nous voyions Titaine approcher à grands pas.

Au fil du temps, Hugo préféra mon appartement à son studio et ma compagnie à celle de Titaine qui, furieuse, lui téléphonait régulièrement. Je l'entendais alors lui reprocher, de sa voix forte, ses absences répétées, parler en termes peu élogieux de celle qui osait accaparer son « Loulou », lequel se défendait en se justifiant constamment.

Un jour, excédée, je lui demandai de la raisonner et d'arrêter ses excuses de petit garçon. Comme il rentrait chez lui, pour travailler sur ses dossiers, il passa par chez elle et lui suggéra, avec mon accord, de me téléphoner.

Prévenue, j'attendis son appel et ne fus pas déçue !

Elle commença par me traiter de tous les nombreux noms d'oiseaux qu'elle connaissait, pour ensuite m'ordonner de le laisser tranquille. Moi qui m'attendais à faire ample connaissance, à entamer un dialogue, à la rassurer sur le fait que je ne lui enlèverai pas son Loulou, rendue furieuse par cette diatribe, je lui répondis assez vertement, faisant preuve d'un manque total d'amabilité et de respect, mais toujours avec un vocabulaire assez correct et lui raccrochai au nez.

Après cet appel, elle s'en plaignit à Hugo qui, assis à côté d'elle, entendait tout et s'amusait beaucoup, se doutant que je n'appréciais guère ni les ordres, ni les insultes :

— Que voulez-vous, elle a du caractère. C'est comme vous.

Dès lors, elle voulut me connaître, curieuse de voir cette personne qu'elle n'avait pas réussi à intimider.

Quelques jours plus tard, après avoir retrouvé Hugo, nous nous y rendîmes et franchîmes un porche imposant prolongé par un large couloir. Nous débouchâmes dans une vaste cour carrée intérieure bien fermée, entourée d'immeubles, coupée du bruit extérieur, ornée de fleurs, d'arbustes que nous traversâmes en diagonale pour nous retrouver devant une porte par laquelle nous pénétrâmes dans l'immeuble de Titaine. Nous étions encore dans la cour intérieure que j'entendis le chien aboyer. Hugo m'expliqua, amusé :

— Il aboie dès qu'il me sent.

Nous vîmes aussi Sonia, voisine de palier de Titaine qu'elle adorait et qui sortit au bruit, sans doute prévenue de ma venue, voulant vérifier ma dangerosité. Tout en parlant avec Hugo, elle me dévisageait de haut en bas, comme si j'étais une bête de foire. Je sentais l'agacement me gagner. Ensuite, après avoir sonné, Titaine ouvrit la porte non sans m'avoir examinée des pieds à la tête. Estimant l'épreuve probatoire, elle nous fit entrer, Hugo s'amusant beaucoup.

C'était un petit appartement, bien propre, encombré d'objets, de bibelots divers et variés, de photos de sa mère, assez sombre, sentant le renfermé. De nombreuses effigies à l'image de Napoléon ornaient les étagères. Seule la fenêtre du salon donnant sur une petite cour privative, occupée par un cabanon assez vaste et quelques plantes, dont elle seule en avait la jouissance, apportait une luminosité. N'y allant jamais, elle laissait Hugo l'utiliser pour y travailler. Il me le fit visiter. Il comportait un bureau sur lequel étaient posés ses dossiers, son ordinateur et une imprimante posée sur un buffet imposant ainsi qu'une armoire ancienne.

Les présentations faites, Titaine, méfiante au début, continua, sans ciller, à me fixer de ses grands yeux, bleu clair, limpides. Je sentais que je l'avais un peu effrayée et qu'elle voulait me ménager. Au cours de la soirée, elle se dérida, parla plus facilement.

Au fil du temps et des visites, nous apprîmes à nous connaître et à nous apprécier. Je me rendais compte que cette femme avait beaucoup souffert dans sa vie, que cette agressivité cachait une sensibilité, une fragilité et un cœur d'or et surtout qu'elle adorait Hugo. Au fil du temps, mes relations avec Titaine s'étaient nettement améliorées, nous nous respections mutuellement et surtout nous aimions le même homme. D'un amour différent certes. Je la sentais rassurée par ma relation avec son « Loulou ».

À chaque fois que nous venions chez elle, nous avions été accueillis les bras ouverts. Jamais je ne vis jamais un quelconque geste déplacé ni n'entendis une allusion pouvant corroborer les dires de Pierre. Juste le sentiment d'une profonde affection réciproque et surtout une vénération de Titaine pour lui, tout en continuant à se vouvoyer ; ce qui était amusant, Hugo tutoyant facilement tout le monde.

Quand nous nous sortions avec elle, soit pour aller au restaurant, soit pour promener son chien, soit pour se rendre chez des commerçants, elle prenait impérativement mon bras et nous marchions de face, obligeant parfois les passants à descendre courtoisement sur la route. Elle n'avait jamais voulu lâcher mon appui.

Plusieurs fois, nous avons fêté la Nouvelle Année, la comblant de ravissement. Elle se mettait en quatre pour nous préparer un plat, tandis que nous amenions le dessert et le champagne.

Un jour, son vieux chien mourut. Titaine perdait une raison de sortir dehors et son chagrin était bien grand.

Hugo, ayant eu l'idée de lui offrir un autre Yorkshire, m'en parla. Après quelques recherches, je lui en trouvais un que j'achetais. Pas bien vieux, il avait été élevé par une grand-mère qui, atteinte d'une maladie incurable, ne pouvait plus le garder. En le donnant à Hugo, je lui précisais bien que si j'appréciais sa future propriétaire, j'entendais être remboursée. Ce chien répondit au prénom d'Hitchcock, un des rares chiens que j'aurais gardé tellement il était drôle et intelligent.

Tant que je logeais dans mon appartement, Hugo allait souvent la voir. La banlieue lui plaisait, il y découvrait un autre fonctionnement, fait de rencontres, d'entraides. Mon appartement, lumineux et plus vaste, lui plaisait.

Il évoquait souvent son désir de reprendre son activité professionnelle. C'était son premier projet.

Même s'il se racontait facilement, abordant tous les aspects de sa vie antérieure, que cela soit son enfance ou ses conquêtes légitimes ou non, me donnant le sentiment d'être transparent, il n'abordait que peu celui concernant son travail, lié par le secret professionnel.

Ce qui ne l'empêchait pas de s'intéresser au mien, domaine totalement inconnu de lui, sur lequel il me questionnait souvent. Il lui arrivait de lire mes cours, mes corrections ou de consulter les livres scolaires. Outre mon travail, il fut intrigué par mon chevalet surplombé d'une toile en cours d'élaboration. Des fois, il me regardait peindre trouvant mon style de peinture impressionniste. Il m'encourageait à sortir des sentiers battus.

En fait, tout le captivait. Nous pouvions aborder tous les sujets, sans retenue. J'aimais beaucoup sa sentence, quand je ne partageais pas son avis sur une question :

— C'est ton opinion.

Que répondre à cela ? Rien, c'était fondamentalement respectueux de nos divergences.

Un jour, comme je ne comprenais pas des notions d'économie, il m'expliqua les tenants et aboutissants, sans s'impatienter. Je sus ainsi que, conjointement à ses études de droit, il avait obtenu un diplôme de commerce. Mais il avait délaissé cette filière pour préférer celui juridique.

Il me rejoignait souvent le jeudi après mon travail pour repartir le lundi, rentrer chez lui ou chez Titaine, pour se replonger dans l'étude d'un dossier. Par la suite, il eut un jeu de clef, ce qui fait que je le voyais déjà là quand je rentrais.

Malgré tout, parfois, j'étais étonnée de le voir rester chez moi si longtemps sans ouvrir un seul document, surtout durant les vacances. Il venait les mains vides. Face à mon étonnement, il m'avait expliqué qu'à plus de cinquante ans, il avait levé le pied pour ne prendre que les affaires lui semblant intéressantes ou ne lui demandant pas trop de travail.

Parfois, en mal de son quartier, je l'y retrouvais. En nous promenant, un jour, nos pas nous amenèrent près de son cabinet regroupant de nombreux avocats, où nous nous arrêtables devant.

Curieuse, en regardant les noms je n'aperçus pas le sien.

Il avait justifié ce manque par le fait que sensé s'établir définitivement au Luxembourg, à sa demande, son nom avait été enlevé et, conformément à sa volonté, non rétabli à son retour. Il n'avait aucune envie de le réintégrer, de se retrouver avec des jeunes loups aux dents longues, préférant de loin garder son indépendance et sa tranquillité.

Il souhaitait juste posséder un certain espace lui permettant de travailler sérieusement, de recevoir des clients, sans être continuellement déconcentré, interrompu par Titaine, s'inquiétant pour lui, voulant savoir s'il n'avait pas trop froid, trop chaud, s'il n'avait pas soif ou faim...

Même si, durant son séjour luxembourgeois, des contacts furent préservés entre lui et son cabinet, les liens s'étaient distendus. Il regrettait de n'y avoir pas pu vraiment travailler dans ce pays et de n'avoir pas réussi à mettre en œuvre un projet de collaboration entre les deux cabinets. Il m'avait déjà maintes fois raconté son histoire, sa vie, ses aventures, ses conquêtes, ses déboires, ses années passées chez son ancienne compagne. Cette dernière possédait une petite maison où il effectua des travaux surtout dans le jardin.

— Tu as pu vérifier ? m'interrompit ma fille

— Oui, j'aimais quand même contrôler ce qui m'était possible.